

Pierre Neyt
est heureux de vous annoncer
la naissance de

Isidore Copeau, personnage



*Des désirs, des doutes, un soupçon de joie et quelques mots :
presque une histoire.*

Il essaie de fuir la fiction. Il essaie de vivre.

*Il essaie de te toucher
mais il ne fait que t'émouvoir.*

*Et ! Si vous avez une heure à perdre, passez donc le voir !
Ça lui fera une heure à vivre.*

Lumière d'ambiance salle et scène. Musique.

Quand les spectateurs s'installent. Isidore Copeau, le personnage, fait un tour de piste tel un gamin impatient et disparaît.

À la fin de la musique, la lumière d'ambiance salle s'éteint, le comédien arrive au-devant de la scène.

Peu à peu, le comédien va entrer dans son personnage.

(Le comédien) Bonsoir.

Au commencement était le verbe.

Dire ou ne pas dire.

Le verbe, le mot, la parole. Soyons simples, considérons le verbe être, ou le nom commun, être : être un être. Isidore Copeau est un personnage, un personnage de fiction, de frictions aussi. Il n'existe donc pas. Il n'a pas de vécu, il n'a pas d'autre avenir que celui de quelques représentations théâtrales. Il ne vit que par intermittence. À ce propos, il ne doit pas y avoir de confusion entre Isidore Copeau, personnage et le comédien qui l'incarne (*Il salue*) qui est, lui aussi, un intermittent du spectacle.

Isidore Copeau est un songe d'auteur en quelque sorte, un jouet d'acteur, un prétexte, un support au texte : il dit le mot, c'est un moteur.

À bien y regarder

il n'a pas de rôle,

il n'a pas d'histoire.

Il ne lui arrive rien, il ne va nulle part. Il dit les intentions d'un autre, il les vit mais il ne sait même pas si elles sont bonnes ou mauvaises.

Et pourtant, il doit bien avoir un rôle à jouer dans cette comédie.

Tout le monde peut avoir un rôle à jouer dans la vie.

Mais vous êtes venus voir et écouter Isidore Copeau, le voici.

Place, à présent, au verbe et à la mise en scène :

cette histoire,

si c'est une histoire

cette belle histoire

cette belle histoire...

Si c'est une histoire

si c'est une histoire...

Cette tendre histoire

cette tendre histoire...

(*Isidore continue seul*) Si ! C'est une histoire. Cette histoire qui n'en finit pas depuis des jours et des jours et des nuits et des nuits. Cette histoire aurait très bien pu commencer ainsi. Ici.

C'est un lieu de fouilles,

de désir, de quête, de chatouilles.

Quelques ossements retrouvés sur une couche du Néolithique,

quelques morceaux de mots : un crâne, dedans un biface

témoigne.

Observation.

Que serait l'homme s'il n'y avait pas cette notion de survie de l'espèce, de procréation ?

Qu'irait-il faire ?

Reconstituons la phrase

sans accent ni ponctuation.

Imaginons le lieu. Une rue. Une rangée de bâtisses en terre tapée de soleil, séchée de fesh-fesh, ce maquillage sec. Une rue, sans vis-à-vis. En face, l'horizon. C'est-à-dire tout mais rien d'humain. Des habitations côte à côte et sans regard. Un lieu où il n'y a rien mais où rien ne vous est indifférent. Un lieu, comme si la terre se préparait, attend. Un lieu où les émotions ont le visage du silence, du déhanchement du vent. Un lieu où, lorsque l'on respire à pleine brassée, on sent, on a l'impression de côtoyer l'infini. Tout ce bleu un peu rosé, tout ce jaune. L'infini, ça sera triste quand ça sera terminé.

Une heure de sable plus loin...

C'est long. Le début, je le trouve long. Ça démarre pas vite mon histoire. Oui, je vais le vivre votre texte puisque c'est ma raison d'être (*idiot*).

...Ici, l'Afrique est blonde.

Et l'air y est lourd d'épices et d'essence, du souffle poivré des cargaisons stoppées pour un visa ; de sel aussi un peu on dirait ; car nous sommes ici à une frontière, entre ces lancinantes arabesques salamalecs et le chamanisme nègre. Des hommes venus de partout, pour n'importe quoi. Tous ne sont pas arrivés ici en sachant ce qu'ils cherchaient. L'homme, quand il naît ; il croit qu'il naît pas lui. Il ne sait pas encore qu'il est né, c'est après qu'il se découvre.

Oui. Oh ! J'ai tout mon temps, moi.

Les voilà qui sont là, parlent, se regardent, jouent aux cartes, attendent. C'est la lésion étrangère. Une frontière. Une frontière au bout du monde, commencement de tout. Une frontière, parloir avec pour seuls fers l'immensité cuisante d'un désert. Ce que vous apercevez là-bas, ce sont des carcasses, automobiles, calcinées, abandonnées. Ils se sont aventurés hors de la piste, sans le savoir. Ils ont cherché. Ici, on doit savoir son texte, rester sur la piste. C'est un endroit lavé, les rochers d'hier sont sable à présent. Sable rose, rose de l'empreinte des millénaires passés : baisers, sourires, batailles, souffrances, patiences...

Ici, très précisément ici (*ou ailleurs*).

Comme ce sable est rose (*la main dans un rai de lumière*) volatile, inconsistant. Il semble s'éparpiller un peu comme le font les étincelles du feu. Comme ce sable est rose, et chaud. Cette poudre où s'enlisent les égarés, cette poudre aux yeux. Ne les jugez pas trop durement ces égarés, ces assoiffés, ces éperdus d'aventures : ils ont été.

Moi, je suis d'un monde sans chair, sans pensées propres, un monde où les mots sont tous les soirs les mêmes, un monde où seulement quelques soirs, lorsque le maquillage coule, le long de la joue, là, je peux imaginer, effleurer, être.

Je les envie ces assoiffés,
ils ont eu de la chance
d'avoir douté, d'avoir cherché
avec leurs propres sens.

Moi, qui ne connais
que des douleurs de farce,
des désirs en phrases,
des mots orphelins
ou des rêves éteints.

Moi, qui parais. Qui suis-je ?

Une cellule ? Un être unicellulaire qu'on a été dénicher dans une quelconque banque d'images, de voix ou d'obsessions ? Un souvenir ?

Même pas.

Un fantassin qu'on envoie au feu,
aux feux des projecteurs.

Un bouquet d'une fleur et d'un rai de lumière.

Une enveloppe. Une enveloppe pour du verbe.

L'enveloppe d'un verbe est-elle périssable ? (*Allez savoir...*)

Un portrait.

Un ivre de mémoires.

Moi, qui parais,
je cherche
et chercherai encore
jusqu'à ce que vie s'en suive
les mots pour me taire
le sourire
les larmes pour en rire
les couleurs à venir.

Isidore est à genoux, au pied du rai de lumière, et tente de recueillir le sable.

*Noir.
Lumière.*

(Le comédien) Va, Isidore.

À toi de jouer.

Ce n'est pas un lieu que tu vas traverser,

c'est un temps.

Après tout, il y a un temps pour tout.

Celui-là est le tien.

Va, Isidore. Va, marche sur la topographie de l'âme, va, sur la géographie du désir à l'échelle humaine.

(Isidore) J'ai peur.

Je suis ému.

J'ai les mots moites.

C'est ça le trac ?

C'est se faire un sang d'encre ?

Noir.

Lumière.

- Connaissez-vous l'histoire du petit ours brun ?

Du petit ours brun

qui s'est fait teindre en blond ?

- Non !

Je ne connais pas l'histoire

du petit ours brun

qui s'est fait teindre en blond.

- Connaissez-vous l'histoire

du petit ours blanc ?

Du petit ours blanc

qui s'est fait teindre en brun ?

- Non.

- Mais alors...

Que connais-tu, alors ?...

- Moi ?

Moi, je connais l'histoire.

Oui, je connais l'histoire

d'un gentil baladin

qui posait des questions.

Des questions.

Des questions, je veux poser des questions. Pourquoi n'y aurait-il que des enfants pour poser des questions. Je veux poser des questions. J'ai besoin de questions. Les miennes ne sont qu'un ramassis de certitudes, de sécurité, de confort : les ancres d'un navire à quai.

Je ne suis pas né de la dernière pluie. Je ne suis même pas né d'hier. Je suis né il y a cinq minutes et j'ai des questions à poser. *(Isidore cherche, hésite puis :)* Mais pourquoi est-ce que je n'ai pas de questions à poser ?

Le plus étonnant, c'est que ça ne m'intrigue pas.

(Le comédien) À quoi tu penses, Isidore ? Tu te mets dans de ces états à ne pas te poser de questions. Réfléchis un peu. Tiens, souviens-toi ! Quand tu apprenais ton texte, des fois tu disais : "Mais qui c'est qui a écrit ça ?" "Qu'est-ce que ça veut dire ?" Tu te souviens, tu ne comprenais pas : "L'orange qui n'avait pas de pépin, elle en avait de la chance." On a bien ri avec ça.

(Isidore) Oui. Mais ce n'était pas moi qui posais ces questions, c'était le comédien. Moi, je me souviens, dans ces moments-là, je ressentais quelque chose, furtive, comme un éclair... C'était comme si j'évoluais dans un chaos murmurant, doux, chaud. J'étais encore muet mais quand les mots s'installaient, quand le comédien commençait à les vivre, c'est la vie qui commençait à jaillir. Vous appeliez ces moments-là des répétitions, je vous ai entendu dire ça. Ce n'étaient pas des répétitions, pas seulement. C'était votre grossesse, c'était ma naissance. C'était ma naissance ! Vous voyez, j'ai réponse à tout. *(C'est un comble !)*

Vous attendiez un enfant.
Votre verbe s'arrondissait,
il se faisait nid, caresse,
se réchauffait, bougeait,
vous sentiez naître une maison dans la maison.
Et vos désirs se tressaient,
moments de communion.
Vous attendiez un enfant.
Me voici.
Bonjour.
Merci.

Noir.
Lumière.

*Isidore Copeau examine les murs de lumière, les teste. Il essaie même de passer son bras à travers et le retire vite, apeuré.
Chemin faisant, il aperçoit un escargot qui monte le long du mur. Tiens ? Un autre qui descend. Il les observe.
Il est dérangé par un bruit. Qu'est-ce que c'est ? En levant tout à fait la tête, il distingue une abeille. Il la regarde.*

Noir.
Lumière.

Il y avait un escargot qui montait en haut
et un escargot qui montait en bas.
Les gens disaient de lui : "Regardez, il descend."
Un autre qui s'en allait par ci
un autre par là.
En fait, ils allaient où ils voulaient
en haut, en bas, à droite, à gauche
et quelques-uns même, n'importe où.

L'abeille, elle, elle était toujours en haut
en haut, dans l'air, dans le ciel, en haut
mais pas trop haut quand même.
Ecoutez, c'est simple, elle était au-dessus de l'escargot qui montait,
celui qui montait en haut, juste au-dessus.
Et l'abeille, elle, elle zizzitait toujours en rond
sans quitter un instant de ses mille regards
l'escargot qui montait.
Elle se zizzitait tout bas : "Hmm, il doit être bon celui-là."
Elle avait bien envie de le manger.

Objectivement. Dites-moi, s'il vous plaît, s'il est possible qu'une abeille ait le désir ou même seulement le besoin de manger un escargot ?
Tout ça, c'est des histoires !
On me fait dire n'importe quoi. On me fait parler d'abeille, de désert, de petit ours brun. Tant pis pour le ridicule. Hep ! Garçon, le ridicule, c'est pour moi, merci. Et tout ça n'a aucune cohérence.

Voilà. Parfois le temps semble s'arrêter.

Ça ne veut probablement rien dire. Et pourtant, quand je le dis, je suis sincère.

Mais qui est-il ce satané auteur, que je ne connais même pas d'ailleurs, suis-je son clown ? Suis-je son clone ? Et cet acteur, il prend du plaisir au moins à être moi ? Ça l'amuse peut-être. Physiquement, il se porte bien, je le sens, mais psychologiquement... Parce que pour se glisser dans la peau de quelqu'un qui n'existe pas...

Je demande à voir. Est-il en déséquilibre instable, en équilibre précaire ? Mais ça, c'est son histoire. Ça n'intéresse personne.

Mais oui, c'est ça ! Oui, ça c'est une question ! Mieux encore, ça fait deux questions : "Qu'est-ce que je suis pour l'auteur", ça fait une et : "Est-ce qu'il s'amuse le comédien", ça fait deux. Et même peut-être trois si je... Tiens ! L'équilibre !

J'ai trois questions à me poser. J'ai trois questions à me poser. J'ai trois questions à me poser.

*Noir.
Lumière.*

Isidore s'éveille à la lumière, il se retrouve chez lui, heureux. Il se sert un apéritif, pose le verre pour aller remettre un cadre droit, veut aller s'asseoir dans son canapé mais aperçoit de la poussière par terre, il va la pousser en dehors de la lumière.

Il reprend son verre sur la table basse, prend la télécommande, allume la télé, zappe, zappe encore une fois, encore une fois (cette fois, le programme lui plaît). Il aperçoit le public, essaie de le zapper, mais ça ne marche pas.

Tant pis, le programme est bon. Il s'assoit dans son canapé et profite du programme.

*Noir.
Lumière.*

Quand j'ai traversé la rue, je ne me doutais de rien.

Quand je me suis arrêté sur le trottoir d'en face, devant le cinéma. Je ne me doutais de rien.

Je regardais les photos du film qu'on passait sans me douter de rien.

Il devait être deux heures et quart et je devais avoir onze ou douze ans.

Je suis allé acheter, comme je le faisais tous les jeudis, le "Journal de Mickey" sans me douter de rien du tout.

Et puis je revenais, lisant la dernière page, brûlant d'impatience d'arriver à la maison pour lire les grandes histoires du dedans. Je passais devant "chez" le coiffeur où je n'aimais guère aller, et je ne me doutais de rien.

Dans l'après-midi, je regardais "Aigle noir" à la télévision et je ne me doutais pas que je ne me doutais de rien.

Mais vous pensez, à cet âge-là, je ne pouvais pas...

Et le soir, à huit heures et demi, j'allais me coucher...

Je ne connais que l'habitude,
toujours les mêmes mots.

Peu importe l'ivresse,
pourvu qu'on ait un verre.
Un verre de vin,
un verre de bière,
un verre de parfums, de couleurs,
un verre de liens,
un verre de fleurs.
Et puis aussi, de temps en temps,
un verre de temps.
Un petit verre,
de temps en temps.
Un verre de sable fin
qui coule et nage
entre les doigts,
un verre d'alizés
à l'aube d'un paysage,
un verre de bonheur
en guise de marécage.

Un verre de ciel,
un verre de joie,

un verre de terre,
un verre d'une rivière
qui ne s'en ira pas,
un verre d'une belle histoire.
Et puis aussi, de temps en temps,
un verre de temps.

Oh, un verre, seulement,
juste un petit verre,
un p'tit verre de printemps tant
qu'il est encore temps.

Oui.

Moi, si je rêvais,
si l'on me donne, un jour, une nuit pour rêver
je voudrais avoir du temps, à moi.

Je ne sais pas, je ne sais pas pour quoi faire.

Pour rêver, peut-être. Pour me promener, pour travailler. Ah, oui ! ça, j'aimerais ça ! travailler, avec des gens ! On parlerait et ils me parleraient aussi. Le midi, on irait grignoter un sandwich ou manger à la cafétéria et ils me raconteraient leurs enfants, leur femme, leur mari, leur chef, leur amis aussi. Et moi aussi, je leur dirais mes femmes, mes enfants, mes chefs et mes amis aussi. Des fois aussi, peut-être, on irait au ciné ensemble. Si, des fois, peut-être. Ou au théâtre. Non, pas au théâtre ! On se raconterait aussi des histoires drôles. Vous savez, dans la bande, y'en a toujours un qu'est plus drôle que les autres et qui a toujours des tas d'histoires à faire rire. Vous savez, enfin oui, vous savez mieux que moi. Oui, et moi je leur raconterais : j'ai vu une orange qui n'avait pas de pépins, et en ménageant mon effet je rajouterais : elle en avait de la chance. La première fois, ça les fera rire, la deuxième aussi mais après, ils me diraient : t'en aurais pas une qu'aurait des pépins, ça nous changerait. Et moi, c'est ça qui me fera rire. On s'habituerait les uns aux autres. Les caractères, les petites manies, les blagues qu'on dit cent fois : c'est une convention entre amis, on est comme on est. Je voudrais bien ça, moi, être comme on est.

Je voudrais

vivre une vie de pantoufflard, tranquille, avec femme et enfants, peinard et aller à la pêche, faire la sieste dans une barque sur un lac, regarder la journée se réveiller et frissonner, je voudrais me baigner. Je voudrais être corsaire, être marin au long cou, être le familier de tous les bras de mère. Je voudrais connaître la joie et la souffrance d'être et de rester, pour voir.

Je voudrais faire le tour du monde en 80 265 jours en m'arrêtant à chaque pas pour serrer des mains et recevoir des sourires. Je voudrais battre le record du cent mètres en un an et des poussières. Je voudrais faire de l'apiculture : la transhumance des abeilles, la nuit, quand elles dorment.

Avez-vous déjà vu l'abeille à l'essaim dormant ? Ces mille yeux mi-clos : une vraie petite boule de peluche qui dort, comme un enfant après la fête sur le siège arrière et que l'on emmène traverser l'espace sans toucher au temps.

Je voudrais un corps. À moi.

Je voudrais recevoir une lettre, avoir une collection de timbres, aller chez le coiffeur. Je voudrais conduire une Malaguti 99 spécial T.T. Je voudrais faire du rugby féminin.

Je voudrais connaître le jus d'orange. Je ne sais pas ce goût-là (ni aucun autre d'ailleurs) mais j'en ai une envie folle. L'auteur, il aime tellement ça qu'il m'en a inoculé le désir. Qu'est-ce que j'en fais maintenant ?

Je voudrais mourir à 20 ans. Je voudrais vivre moi, me vivre, m'exister, m'être, avoir ma propre identité, propre ou pas propre j'm'en fous, avoir mon intimité.

Je voudrais vivre dans une ville, j'ai horreur de la campagne (tiens, pourquoi je dis ça ?). Dans une ville, au milieu des gens, c'est dans ma nature, je le sens, les gens c'est ma nature humaine.

Je voudrais

un jour, enfin, si c'est possible, je voudrais
embrasser une fille,

grelotter,

je voudrais connaître ça.

J' imagine... comme cela doit être paisible...

et la tendresse
Je voudrais plonger dans une passion à m'en oublier moi-même.
Je voudrais avoir quelqu'un à oublier.
Je voudrais respirer.
Je voudrais... une seconde... douceur
une main sur ma peau.
Je voudrais savoir le plaisir, le plaisir charnel, le plaisir de l'argent, le plaisir du pouvoir, le plaisir de nuire.
Je voudrais dire des mots que tant d'autres auront dits avant moi mais qui seront miens.
Je voudrais écrire des textes. Pour les autres ! Et prendre du plaisir à me retrouver dans ces textes.
Je voudrais écrire. Je pourrais écrire ! Que fait l'auteur après tout : il s'écoute écrire. Il prend, il vole, il regarde, il écoute, il sent, à lui, aux autres, à la rosée de la terre. Et il recopie !
Je voudrais aller voir en concert Johnny Rock.
Si ! Johnny Rock, le sosie de Johnny Hallyday ! et hurler avec lui et toute la foule Je suis seul désespéré sans y croire une seconde.
Je voudrais ressentir le besoin d'être seul. J'en ai marre d'être un héros mais ce rôle me colle à la peau.
Je voudrais avoir un ami.
Un ami.
Pour le grave et le pas grave. Pour boire avec lui souvent un peu trop, en parlant, en partageant, du temps, de l'affection, pour m'en servir de miroir quand je réfléchirais tout haut. Qui pourrait tout écouter, tout entendre, avec de la distance, bien sûr, mais si proche. Et qui saurait taire ce que je n'ose avouer. Et qui, les jours où je serais pitoyable comme peut l'être une femme enceinte qui pleure, saurait trouver les regards pour me réchauffer. Et que j'oublierais quand les grands vents de la réussite me souriraient. Ensemble, on douterait, ensemble, on désirerait, on serait riches. Je voudrais manger un peu de son bon temps et me dire que demain il sera là si je l'appelle.
Ah, demain !

Voilà, je voudrais tout ça et de tout ça, je le plierais soigneusement et je le rangerais, dans ma petite armoire à mémoriser : ce seraient mes neiges d'enfants et je les garderais pour mes vieux jours.

Noir.
Lumière.

Un soir, il aura bien un trou de mémoire...

Il faudrait que je me trouve une cause. Sinon, ça sert à rien. Il faudrait que je trouve une raison.
Vivre pour soi, sans cause, et s'inventer un personnage pour faire son intéressant devant les gens...
Sans cause, il ne reste que l'attente, le plaisir mesquin.

Mais vous, vous en avez du temps.
C'est bien, hein ? Dites, quand vous ne le perdez pas en allant au théâtre, vous en faites quoi ?
C'est délicieux, hein ? (*Il se rapproche au plus près du public, et en confidence*) Vous avez déjà embrassé une...
Vous êtes un peu comme moi, j'ai été bien écrit en fin de compte.
En fin de conte, nous n'avons pas de vécu. Enfin, je veux dire pas de vécu à nous, créé par nous, désiré par nous, réalisé. On conjugue le présent, c'est tout.
Moi, mon présent, il fait une heure et quart.

Vous devez penser que je ne parle que de moi. Mais de qui voulez-vous donc que je parle ? Je ne connais que moi, et encore. C'est quoi ?! Une symphonie ? Un concerto ? Un requiem ? Je n'ai aucune idée de l'œuvre, je sais ma partition, c'est tout, mais par cœur. C'est quoi ? Ma vie, c'est quoi. Une petite musique en noir et blanc.

Il faudrait que je me trouve une cause : Syndicaliste ? Prêtre ? Anthropologue ? Greffier ?
Il faudrait que je sois utile. Il faudrait que je donne de la joie. Oui, mais pour être utile, il faut être heureux et puis, la joie ça ne se donne pas, ça se partage : pourvu que je ne sois pas trop égoïste.
Chercheur ? Capitaine d'industrie ? Non. Boursicotier, capitaine sans visage ? Non. Infographiste ? Un faux ou un vrai, je ne sais pas... Chercheur. Chercheur, ça m'irait bien, ça.

Je crois que la vie ne sert à rien, sinon à préparer la route pour ceux qui suivront. Le bonheur est inutile s'il n'est suivi d'action.

Bon ! En attendant, je vais vous dire le texte du tailleur d'allumettes. Il paraît que le comédien est excellent dans mon rôle à ce moment-là du spectacle. De toute façon, moi, je n'ai jamais droit aux compliments.

Le tailleur d'allumettes,

c'était un petit bonhomme qui vivait dans les bois, heureux.

Il avait bâti sa demeure au bord d'une douillette petite rivière dans laquelle, chaque matin, il allait prendre un bain.

Le petit bonhomme s'appelait Martin

mais comme personne ne l'appelait, il ne s'en rappelait jamais.

Et pourtant, il y avait beaucoup de monde autour de lui.

Seulement, ils ne lui parlaient pas : c'étaient des animaux.

Des oiseaux, des tas d'oiseaux, des écureuils, des biches et dans la rivière plein de poissons et aussi des castors qui passaient leur temps à fabriquer des maisons sur l'eau.

Martin, lui, passait son temps à tailler des allumettes. C'était son travail.

Chaque matin, il partait dans la forêt et s'arrêtait pour déguster quelques fraises des bois et des groseilles et aussi des framboises puis il se mettait au travail. Il choisissait les gros arbres, c'est-à-dire les vieux arbres : ceux qui n'étaient plus utiles et n'avaient plus de rêves, ceux dont la chair était en bois trempé, dure, inaltérable.

Alors, il frappait fort, directement le tronc, épelait l'écorce comme on épelle un mot. Il épelait ainsi toute la phrase et en arrivait au cœur, là où coulait encore la sève. Alors, il posait la cognée et ouvrait son couteau. Là, dans ce corps-là, il allait tailler l'allumette. Une seule dans chaque arbre. Martin voulait la perfection, dans l'absolu : une seule allumette du meilleur bois qu'un arbre puisse donner. On dit qu'un mot n'a de sens sans le mot qui le précède et celui qui le suit. Selon Martin, un mot a un sens : c'est une allumette. Il était midi généralement quand Martin arrivait à ce résultat et chacun voit midi à sa porte, tout est relatif.

Ce dont je suis persuadé, c'est que les allumettes de Martin sont les meilleures que l'on puisse trouver. Enfin, je veux dire que le bois des allumettes de Martin est le meilleur, car on ne pouvait pas s'en servir, Martin était heureux, il lui manquait le soufre.

Noir.

Lumière.

Connaissez-vous l'histoire du petit ours...

Quand j'ai traversé la rue, je...

Un jour, j'ai mangé une orange qui n'avait pas de pépins... C'est drôle, ça ?...

Le comédien a un trou de mémoire, Isidore Copeau tente d'en profiter pour franchir le mur de lumière mais une fois hors projecteurs, il a disparu et reste le comédien s'apercevant qu'il ne tient plus son personnage. Il revient en lumière et Isidore Copeau s'enfuit aussitôt par un autre mur de lumière. Il disparaît, le comédien revient, Isidore s'échappe à nouveau, disparaît, le comédien revenant vers la lumière :

(Le comédien) Isidore, tu es ravi. Ça ne sert à rien ce que tu fais, tu es notre créature : tu es beau, aimable, et aimé, mais tu ne peux pas espérer... Isidore, réfléchis, reviens.

(Isidore) Réfléchis ! Mais je réfléchis, je ne fais même que ça, réfléchir. Et c'est ton image que je réfléchis ! Ta solitude, tes désirs, ta quête, ta peur de la mort. Réfléchir...

Je crois que Las Vegas est ce que l'homme a construit de plus beau depuis les pyramides et les cathédrales. En tout cas, ce qui vous ressemble le plus. Toi, et tes congénères, dans votre univers de décor de théâtre, vous vous faites votre cinéma, mais devant les machines à sous... devant les machines, vous avez l'air si pleutre, si démissionnaire, absent. Un rêve dans un désert : c'est à ça que je ressemble ?

(Le comédien) À un désert en fleurs, voilà à quoi tu ressembles, Isidore. Tu sais, ces petites herbes que l'on voit, éparpillées ça et là dans un désert. Elles donnent l'impression de survivre mais non, elles vivent. Et elles attendent, farouches, leur temps. Et chaque année, pendant quinze jours, elles fleurissent. Et c'est éblouissant.

(Isidore) "Tu sais, ces petites herbes que l'on voit, par çà, par là..." D'abord non ! Je ne sais pas.

(Le comédien) Reviens, Isidore. Tu es là ce soir et tu seras là encore demain. Mon petit désert en fleurs, ne gaspille pas ton temps. Allez, viens, ne fais pas l'enfant.

(Isidore) Si, justement ! Je suis ton enfant, ne le nie pas. Et celui du metteur en scène et de l'auteur aussi. Et c'est comme ça que vous me traitez ? Vous, les humains, vous êtes vraiment capables de tout ; je devrais dire "incapables" de tout, ce serait plus exact. Je préfère croire en Dieu ou être certain en Dieu. Dieu, lui, ses enfants : il les laisse vivre. Vous, vous voulez me garder pour vous, pour vous et pour votre public. Je m'en fous du public et je m'en fous de vous ! J'ai ma vie à vivre et vous m'étouffez. Je veux me marier et avoir des enfants moi aussi et les regarder grandir et s'épanouir, me régaler de leur bonheur, être fier de leur façon de combattre. Mais vous, vous ne voyez en moi qu'un moyen à exprimer vos... Ça m'dégoûte ! (au public) Regardez-moi bien ! Ecoutez-moi bien ! Et, à la fin du spectacle, allez déposer une gerbe de fleurs au pied de mon affiche et que quelqu'un dise, tiens ! l'auteur s'il en a le courage : ici repose Isidore, ici repose Isidore, ivre mot, a vécu pour de faux, a vécu pour de rire, à peine un souvenir.

Isidore va s'allonger dans un coin, dans la position du fœtus.

Comme le cœur palpitant, soudain statue de pierre
Comme le fou qui s'endort en rêvant de chimères
Comme le chien orphelin au pied d'un réverbère
Comme la taupe aveugle qui pleure à la lumière
Je suis un roi clochard et sans suite princière
Je suis un païen qui prie et Dieu et l'homme et Jupiter
Je suis un personnage qui pleure et qui galère.

À genoux, puis revenant debout avant-scène (suppliant).

Embrassez-moi ! Embrassez-moi ! Touchez-moi. Je veux un baiser. Parlez-moi. Embrassez-moi ! Embrassez-moi !
Embrassez-moi ! Embrassez-moi ! Embrassez-moi ! Embrassez-moi !

Noir.

Lumière.

Le principe est que nous jouons avec Isidore : des lumières parallèles s'allument et s'éteignent simultanément.

Il était une fois
la fin d'une histoire

D'une toute petite histoire
qui traînait dans les coulisses
d'une cervelle de rêveur
peuplée de cris de joie
de cris de peur
de senteurs, de couleurs
de sang aussi et de nuit.

Une toute petite histoire
à peine ébauchée
transparente encore
phosphorescente aux projecteurs
aux projets d'acteurs.
Une petite histoire
à la recherche d'une âme charitable
où elle pourrait, enfin, finir ses jours.

En passant, par hasard,
dessous un pont de Pierre
elle trouva, étendu et froid
le cadavre d'un clochard

pouilleux et puant
plus encore qu'à son ordinaire.
Elle s'y installa.
Et personne ne connut la fin de l'histoire...

Mais ce qui est amusant,
c'est que, de tous les restes de la fosse commune,
seuls ceux du clochard souriaient.

Noir.
Lumière.

Et si je me faisais greffer un corps ? La tête, je l'ai. C'est d'un corps dont j'ai besoin !

Noir.
Lumière.

La vie est mal faite. Moi, si j'avais des souvenirs, je me souviendrais de tous.

De toute façon je ne pourrais pas échapper à moi-même : l'éphémère, la chrysalide, un texte mort, un papillon. Un papillon à voix. Un éclair dans le brouhaha.
Mais je ne peux pas, n'est-ce pas ? Oui, je les entends vos bruits de pas :
Ne fais pas ci.
Ne dis pas ça.
Ne brise pas le cercle physico-textuel.

Je ne suis qu'une réplique, d'Hamlet.
Une copie.
Une réplique d'une heure.
Et l'heure se meurt.
Plus que vingt minutes.
Tout le monde connaît un jour sa dernière heure, au Sahara, au détroit de Béring, en Patagonie ou chez soi.
Vous ne la verrez peut-être pas venir. Vous serez sans doute assis, absent, devant une machine.
J'aurais voulu
J'aurais voulu que cette représentation dure douze heures. Non, vingt-quatre heures !
J'aurais voulu vivre au moins une journée pleine. Je dirai le texte en boucle, si vous voulez, il y a des passages charmants vous savez et des trucs intéressants. On ne saisit pas tout à la première écoute. Je sais. C'est pas possible.
C'est drôle ce qui m'arrive : je n'existe pas et je trouve le moyen d'être seul.
Qu'est-ce que la vie après tout ?
Une rencontre.
La communion de deux esprits.
Une lumière qui danse
sur un corps qui joue.
Je vais faire avec ça.

Noir.
Lumière.

Isidore Copeau est en train d'essayer d'enlever un bout d'ongle de son petit doigt, main gauche, maladroitement coupé et qui est très gênant. Il n'a pas vu le public. Il essaie d'abord avec la main droite et, n'y arrivant pas, avec les dents. À ce moment, mécaniquement, il relève la tête : là, il se rend compte que le public l'observe et, dégoûté, tourne le dos (son intention est : je ne peux vraiment pas avoir un moment d'intimité, y'en a marre).

Noir.
Lumière.

Pères, qu'avez-vous fait de moi ?

Noir.
Lumière.

Onze minutes.

Noir.
Lumière.

Vous, vous dites "Il faut changer le monde".

Non.

C'est moi qu'il faut changer. C'est soi qu'il faut changer, c'est pas le monde.

La vie, elle, elle est bien, en soi.

Noir.
Lumière.

Le vieil imprimeur.

C'est triste. C'est mon dernier texte, alors vous comprenez, pour moi c'est triste.

Mais c'est beau quand même ; enfin, vous jugerez sur pièce.

C'était un vieil imprimeur aux cheveux blancs tachés de gris, à la blouse blanche tachée de graisse, aux doigts épais tachés d'encre et aux lunettes, rondes.

Il avait une voix souriante, un peu chaude même, mais il est vrai que c'était l'été.

Et ce vieil imprimeur, il avait sa petite faim lui aussi. Il voulait imprimer la vie sur une feuille de papier, toutes les couleurs de la vie sur une simple feuille de papier, et les reproduire à des milliers d'exemplaires, plus peut-être même, et même peut-être encore plus. Pour que tous les gens du monde découvrent la vie, là où ils sont mais aussi ailleurs.

C'était à une époque très très lointaine où les gens ne savaient pas regarder la vie puisqu'ils ne l'avaient jamais vue imprimée et encore moins vue à la télévision.

C'était ça son grand rêve à ce vieil homme : éveiller les gens.

Mais comment faire sans y passer l'éternité. C'était un rêveur, lui, pas un chercheur.

Et là, croyez-moi sur parole, la lumière apparut. Croyez-moi sur parole, je n'ai que ça à vous offrir : c'est la grande scène des faits spéciaux de cette petite comédie inhumaine. La lumière apparut, là, sous l'ombre des paupières du vieil imprimeur. La lumière apparut telle un spectre, solaire. Oh ! C'était beau. Toutes les couleurs de la vie, côte à côte, et il les reconnut toutes. Le violet d'abord, si mélancolique qui vient se marier au bleu, serein. Le bleu fraternise avec le vert qui lui rappelait le temps des vacances. Ensuite le jaune, la gaieté, l'insouciance puis l'orange et le rouge, si brûlant, si vif.

C'était beau. On aurait dit un camaïeu de feux d'artifices.

Vous voyez, c'était vrai : les faits spéciaux. Ca vient de se passer dans votre imagination.

À partir de là, le vieil imprimeur n'avait plus qu'à... Ils auraient pu lui trouver un nom à ce vieil imprimeur, ça fait des répétitions. Si vous croyez que je n'ai que ça à faire, moi, des répétitions... À partir de là, il n'avait plus qu'à...

Il n'avait plus qu'à...

Plus qu'à...

Là

y'a plus de texte

ils ont pas mis de texte.

Isidore voudrait bouger, mais ne peut pas.

Non. Y'a plus de mise en scène non plus.

Y'a plus rien.

Noir.

Lumière.

Isidore est devenu tellement réel que l'on ne sait plus si c'est le comédien qui parle ou le personnage.

La lumière s'allume. Isidore Copeau relève la tête. On le sent prendre conscience du petit plaisir qu'il va se donner, prendre sa revanche sur l'auteur.

Rires... peut-être.

Ne me demandez pas si ce spectacle est autobiographique, c'est toute ma vie que j'ai mise dedans, la question est trop personnelle, je ne vous répondrai pas.

Il sourit encore.

Cinq minutes.

Maintenant, il va dire le texte.

Non. Il va s'emparer du texte.

Alors, le vieil imprimeur demanda au spectre. Alors, le tailleur d'allumettes demanda au spectre. Oui ! Le tailleur d'allumettes demanda au spectre ! comment il devait s'y prendre pour reproduire toutes les couleurs de la vie sur une même feuille de papier. Et la lumière lui répondit, le plus naturellement du monde, comme dans une conversation de salon : "Pour imprimer toutes les couleurs que ton œil peut voir, il t'en suffit de trois : le cyan, le jaune et le magenta. Et tu les rehausseras de noir pour faire des ombres, donner de la profondeur, du mystère et de la clarté aux images." Ah ! Ce poids de l'encre dans mes poumons, je commence à me sentir très bien dans ce texte. C'est ça que je dois être, un être textué. Et puis le vieil imprimeur ou le tailleur d'allumettes ou le petit garçon ou l'abeille qui voulait manger l'escargot... De toute façon, je peux dire n'importe quoi, je parle tout seul ! Mais je peux me permettre de parler tout seul, je suis intéressant, moi ! L'abeille donc, choisit dans le spectre le cyan (vous savez, ce bleu un peu vert), le jaune (ce jaune un peu... jaune) et le magenta... Tiens ? Elle ne trouve pas le magenta. Où est donc le magenta ? (Quel suspense...) Elle regarde encore plus fort, de ses mille yeux écarquillés (...insondable). Je ne comprends pas, dit l'abeille au spectre solaire. Il n'y aurait pas de magenta, je ne le trouve pas.

Si ! Poursuivit la lumière : tu ne le trouves pas dans le spectre solaire parce que le magenta n'est pas dans le spectre solaire.

Mais s'il n'est pas dans le spectre, c'est qu'il n'existe pas, lui répond le petit ours brun.

Nous la voyons, donc elle existe, répond la lumière. Ce que l'on demande à une couleur, c'est d'être vue.

Ce que l'on demande à une couleur, c'est d'être vue. (*Isidore réalise*) C'est comme moi.

C'est comme moi !

D'être vu... et entendu !

Pour vous servir,

Isidore Copeau, personnage

marionnette héroïque

d'encre, de papier, de sable

écrite en filigrane

sur du papier couché

frappée et corrigée

à l'encre sympathique.

Pour vous séduire,

Isidore Copeau,

cracheur de mots.

À moi, les mots !

Noir.
Lumière.

Mais pourquoi un personnage,
pourquoi une histoire.
Je ne comprends même pas ce qui m'est arrivé et je dois m'en aller.
Ah, je suis bien votre pareil.
Et dire que vous vous prenez pour de simples mortels ! Moi, je vous trouve un peu compliqués.

Si nous nous revoyons, ça c'est à vous de voir, je serai dans la lumière, encore ! et l'obscurité de la salle cachera sur vous quelques rides nouvelles, des ratures sur le visage.
Après tout, j'aurais au moins connu mon heure de gloire.
S'il vous plaît, dites-le à vos amis : qu'ils viennent me voir, s'ils ont une heure à perdre. J'en aurai une à vivre.

Et dire que je ne pousserai même pas un dernier soupir, que je ne connaîtrai jamais la risée du matin.
Et dire... J'en aurais eu des choses à dire, si je savais quoi.

Il regarde la pendule, il ne lui reste plus que trente secondes de spectacle. Il est décontenancé.
Et puis il fait avec. Il se ressaisit et avance de quelques pas lentement.
Il décide d'en finir (il sait qu'il reviendra, une autre fois). Il avance.
Il fait l'état des lieux : regarde sa maison, ce lieu qu'il ne retrouvera peut-être pas, ce public.

Noir.
Lumière.

Salut.

Deux scènes muettes à placer au bon vouloir des comédiens (ou remplacer celles existantes)

Passage à l'inaction

Alors qu'Isidore se promène, il trouve une orange.

Isidore est d'abord curieux puis décide qu'il s'agit bien d'une orange.

Isidore désire l'orange.

Isidore épluche l'orange, en détache un quartier, s'apprête à l'emboucher goulûment mais...

Noir.

Isidore Copeau a du tact

Isidore n'arrivant pas à communiquer avec autre.

Il se rabat alors sur son propre corps et joue avec. Par exemple, il se frotte ou se tape les mains.

Il découvre son corps : à l'endroit de la bouche, les lèvres sont, d'un côté, sèches et de l'autre humides.

Il peut être amené dans la suite du spectacle à reprendre le geste de jouer avec les mains ou les lèvres.

Pierre Neyt
pierre.neyt@free.fr - www.pierreneyt.fr

Sacd
www.sacd.fr

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. La structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France). Le non respect des droits d'auteur entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.